



HAL
open science

Les prières d'Auguste Comte

Michel Bourdeau

► **To cite this version:**

Michel Bourdeau. Les prières d'Auguste Comte. Cahiers philosophiques, 2021, N° 166 (3), pp.97-101.
10.3917/caph1.166.0099 . hal-03803777

HAL Id: hal-03803777

<https://hal.science/hal-03803777>

Submitted on 6 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES PRIÈRES D'AUGUSTE COMTE
PRÉSENTATION

Michel Bourdeau

On se lasse de penser, on se lasse même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer

Quand on pense au sens usuel de *positivisme*, on a peine à croire que Comte, à la fin de sa vie, ait pu passer chaque jour deux heures entières en prière¹. Certes, on sait qu'il avait fondé une nouvelle religion, dont il s'était même proclamé le grand prêtre mais, de la religion positiviste, on ne retient d'ordinaire que le calendrier des grands hommes et le système de commémoration qu'il légua à la Troisième République. Ce faisant, on oublie que la religion de l'Humanité comprenait aussi un dogme et un régime, et que son culte prenait trois formes : publique (les fêtes commémoratives) domestique (les sacrements) et privée, ou intime². Les prières ici reproduites³ n'étaient pas destinées à la publication et n'occupent qu'une place marginale dans l'œuvre de Comte mais, outre ce qu'elles nous apprennent sur la personnalité de leur auteur, elles mettent en lumière un aspect peu connu du positivisme religieux.

Comme le lecteur le constatera immédiatement, l'existence de ces prières est inséparable de l'amour fou éprouvé par Comte pour Clotilde de Vaux, qu'il rencontra en octobre 1845 et qui mourut moins d'un an plus tard⁴. Le culte intime se prête à deux approches, l'une théorique, l'autre pratique. Entendu comme pratique, le culte dont il s'agit étant personnel, intime, il va de soi que c'est à chacun de trouver une forme qui lui corresponde, lui appartienne. De ce point de vue, ce qui importe, c'est que chaque croyant développe son propre culte, et il ne faudrait pas attacher trop d'importance aux prières de Comte, que ses disciples ont détournées de leur fonction première en publiant ce manuscrit. Mais Comte nous dit par ailleurs que c'est à partir de sa propre pratique qu'il a élaboré sa théorie⁵. Les deux aspects sont donc étroitement liés : la théorie se base sur la pratique, mais inversement, la première éclaire la seconde, dont elle n'est que le commentaire.

De façon plus générale, la rencontre de Clotilde n'a pas affecté que la seule vie privée de Comte. Elle coïncide avec la mise en chantier du *Système de politique positive*, sur lequel elle aura des effets aussi considérables qu'inattendus. Tout d'abord, comme en témoigne la dédicace de l'ouvrage, rédigée dès octobre 1846, soit quelques mois à peine après le décès de Clotilde, Comte décide de l'associer étroitement à son œuvre et de rendre public ce culte privé, entendant ainsi, comme les poètes, assurer à l'être aimé l'immortalité. Mais les effets affectent directement la doctrine. Découverte grâce à Clotilde, la prépondérance continue du cœur, dont l'esprit n'est désormais plus que le ministre, devient le fondement du positivisme complet, dont la devise n'est plus *Ordre et progrès*, mais *L'amour pour principe, l'ordre pour base et le progrès pour but*. Empruntée à Saint-Simon, l'idée d'un nouveau pouvoir spirituel prend en conséquence une forme religieuse, initialement exclue. Après avoir transformé dans le *Cours* la science en philosophie, Comte transforme, dans le *Système*, la philosophie en religion : à la carrière d'Aristote, il fait se succéder en lui celle de Saint-Paul. C'est précisément l'effet de la rencontre de Clotilde que d'introduire l'amour et de lui accorder la préséance. Par la même occasion Comte met en place le schéma tripartite qui sera désormais omniprésent dans son œuvre. Ainsi, la religion comprend trois parties : le culte correspond au cœur (l'amour), le dogme correspond à l'ordre (la connaissance), et le régime au caractère (l'action qui permet de progresser). La religion

¹ Voir la description étonnante de la journée de Comte dans H. Gouhier, *La vie d'Auguste Comte*, Paris, Gallimard, 1931, 273-277.

² Voir le numéro 87-1 (Janvier-Mars 2003) de la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, consacré à la religion positiviste, ainsi que A. Petit, *Le système d'Auguste Comte*, Paris, Vrin, 2016, p. 288-295.

³ D'après le *Testament d'Auguste Comte*, publié par ses exécuteurs testamentaires, Paris, 1884, p. 81-99.

⁴ Les extraits de la correspondance qui figurent dans la commémoration générale de la prière du matin permettent de suivre les principaux événements de cette « année sans pareille ». Rappelons que, de même que Comte était séparé de « l'indigne épouse », Caroline Massin, Clotilde était séparée de son époux, qui avait dû quitter la France suite à des malversations financières. Cette situation compliquait singulièrement leurs relations ; elle explique en particulier que Clotilde ait manifesté une certaine réserve à l'égard de Comte, qui était parfois très entreprenant.

⁵ « Neuf ans d'une adoration continue, qui devint purement subjective après une seule année de chaste initiation, m'ont spontanément procuré les notions que je vais systématiser » (*Système de politique positive* [désormais abrégé en *S*, suivi du numéro du tome], IV, 108).

positiviste est une religion de l'Humanité mais, à l'instar du catholicisme médiéval à qui elle doit beaucoup, elle rend un culte particulier à la femme, le sexe affectif étant le mieux à même de représenter un ensemble fondé sur l'amour⁶. Dans le temple de l'Humanité, trône, au dessus de l'autel, une copie de la Madone Sixtine de Raphael, où la Vierge a les traits de Clotilde.

Déjà, dans la cinquante et unième leçon du *Cours*, Comte avait signalé les « admirables propriétés » de la prière, mais il faut attendre 1848 pour qu'en soit ébauchée une théorie positive, qui trouve son expression achevée dans le dernier tome du *Système de politique positive*⁷. Prier, tout d'abord, ce n'est pas demander,

« c'est tout ensemble aimer et penser, si la prière reste purement mentale ; tantôt aimer en pensant, et tantôt penser en aimant, suivant la disposition dominante. Mais, si la prière devient aussi orale, selon sa vraie nature, alors prier constitue à la fois aimer, penser, et même agir. Ainsi, la prière purifiée offre le meilleur résumé de la vie ; et, réciproquement, la vie, sous son plus noble aspect, consiste en une longue prière » (S II 76).

C'est d'abord à l'Humanité que le positiviste rend un culte et, à deux reprises, Comte s'adresse expressément « à l'Humanité, dans son temple ». Mais, pour que la prière soit efficace, il faut donner à l'Humanité une figure humaine, qui sera féminine. Le sexe affectif est ainsi représenté par trois « anges gardiens », la mère, l'épouse et la fille⁸, correspondant chacune à l'un des trois penchants altruiste : l'attachement, la vénération et la bonté⁹. Dans ses prières, Comte mentionne ainsi, aux côtés de Clotilde, sa mère, Rosalie Boyer, et sa servante Sophie Bliaux¹⁰.

Les trois prières ici transcrites suivent jusque dans le détail la progression décrite dans le *Système* : elles comprennent deux parties essentielle, l'une, active, la commémoration, l'autre, passive, l'effusion, qui

« prennent, presque également, une destination concrète, dirigée surtout vers le principal patronage, afin de mieux concentrer les émotions. Quoique la phase active doive directement devenir plus décisive que la phase passive, celle-ci sert habituellement de base à celle-là, qui ne pourrait autrement comporter assez de profondeur. C'est pourquoi, dans la principale prière quotidienne, l'effusion dure moitié moins que la commémoration. Mais celle-ci doit alors se décomposer en deux phases égales : la première propre à chaque jour de la semaine, d'après les souvenirs qui s'y rapportent ; la seconde commune à tous les jours, pour y rappeler sans cesse l'ensemble des relations, contemplées

⁶ « Le culte, à la fois public et privé, de la Femme [est] le premier degré permanent du culte fondamental de l'Humanité » (*Discours sur l'ensemble du positivisme* [désormais abrégé en DEP], Paris, Garnier-Flammarion, 1998, 283 ; cf. 289). Sur le féminisme très particulier qui est celui de Comte voir : A. Petit et B. Bensaude « Le féminisme militant d'un auguste phalocrate » ; *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 166, no. 3 (1976) : 293-31, V. Guillin *Auguste Comte and John Stuart Mill on Sexual Equality: Historical, Methodological and Philosophical Issues* ; Boston, Brill, 2009, et M. Pickering « Angels and Demons in the Moral Vision of Auguste Comte » ; *Journal of Women's History* 8 (Summer 1996) : 10-40.

⁷ Respectivement DEP, 283-91 et S IV, 108-120. Un excellent résumé se trouve dans le *Catéchisme positiviste* [Désormais *Cat.*], Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 172-177.

⁸ Plus exactement « L'ange principal doit seul être commun aux deux sexes, dont chacun doit emprunter à l'autre les deux anges complémentaires » (*Cat.*, 174). On se souviendra que, faute de pouvoir l'épouser, puisqu'ils étaient tous deux mariés, Comte avait proposé à Clotilde de l'adopter.

⁹ Si Comte emprunte le terme au Christianisme, il estime que « dieux domestiques » serait plus approprié et parle aussi de « patrons personnels » (S IV 114 ; dans les prières, Clotilde est souvent invoquée comme *patronne*). Ces deux dernières expressions soulignent l'importance de la commémoration, non seulement pour la religion positiviste (la première partie de la prière est une commémoration et le culte public tout entier est un vaste système de commémoration, ainsi qu'en témoigne le Calendrier des grands hommes) mais pour la philosophie positive dans son ensemble. Des deux grands axes, la solidarité et la continuité, autour desquels s'organise la vie humaine, c'est le second qui caractérise l'humanité, et c'est aussi le plus fragile. Déjà, le *Cours* nous rappelait qu'« il sera toujours d'une importance capitale que l'homme ne se croie pas né d'hier » (50^e leçon, dans la nouvelle édition, Hermann, Paris, 2012, p. 258). D'où la nécessité de commémorer, pour lutter contre l'oubli. A l'occasion de sa fête, Comte avait adressé à Clotilde une *Lettre philosophique sur la commémoration sociale*, où il remarquait que, « la société humaine [étant] surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives [...] tous les états sociaux ont dû présenter, chacun à sa manière, certaines institutions permanentes, d'abord spontanées, puis de plus en plus systématiques, spécialement destinées à manifester une telle connexité, en instituant la chaîne des temps par la vénération régulière des ancêtres privés et publics » (2 juin 1845, CG III p. 27). Il invitait sa correspondante à penser dans ce cadre le culte des saints comme le système des prénoms.

¹⁰ Sur la façon dont Comte associe ces trois femmes, voir la page très éclairante de la quatrième *Confession annuelle*, du 31 mai 1849, CG V, p. 23-24.

suyant leur vraie succession. Le champ plus étendu de la dernière ne doit pas la faire durer davantage, parce que les signes y dominent, tandis que l'autre emploie surtout les images. Ainsi préparée par la contemplation la plus complète succédant à la plus intense, l'effusion, toujours synthétique, tend directement vers la destination générale du culte intime. Telle est la décomposition normale de la prière personnelle en trois phases de même durée, dont l'ensemble constitue une progression cérébrale, où la prépondérance successive des images, des signes, et des sentiments, doit aboutir à l'évocation subjective qui caractérise l'efficacité de l'adoration »¹¹.

Si la prière a pour but ultime de nous rendre meilleurs, son efficacité se mesure à sa capacité d'évoquer l'être aimé. « Loin de t'oublier, je dois m'efforcer de te supposer vivante » écrivait Comte dans la dédicace (S I, xvi). Pour ce faire, il a développé ce qu'on peut appeler une technique de méditation, dont les deux grands ressorts sont l'idéalisation et le recours aux images. Autant l'immortalité objective n'est qu'une chimère, autant « subsister en autrui constitue un mode très réel d'existence » (DEP, Paris, GF, 1998, p. 371). Cette vie subjective s'obtient par idéalisation (S IV, 101-108), i.e. en pratique par soustraction : elle embellit sans rien ajouter, en écartant les défauts pour ne retenir que les qualités.

La prière met en jeu l'ensemble de nos facultés mentales¹². La commémoration (évoquer des images) a pour but l'effusion (éprouver des sentiments). Mais les signes linguistiques interviennent aussi, que la prière soit orale ou que s'y ajoute un support écrit, comme ici. Pour mesurer la force évocatrice des images, il suffit de penser au contraste entre ce que « image du 5 avril 1846 » peut évoquer chez le lecteur d'aujourd'hui, et la charge affective qu'elle pouvait avoir pour Comte. Si la liste des cinquante et une images hebdomadaires qui figure à la fin de la prière du matin nous apparaît si étrange, c'est que « image du... » n'est pas une image, mais un signe, auquel nous ne pouvons pas associer grand chose. Bien que les images intérieures soient normalement moins vives et moins nettes que les impressions extérieures, l'excès de subjectivité de la confusion mentale montre que l'inverse peut aussi se produire. L'évocation, dans la mesure où il s'agit de rendre présent ce qui est absent, n'est donc pas sans parenté avec l'extase ou l'hallucination : elle tend à procurer de plus en plus d'intensité aux images et à abolir elle aussi la distance qui sépare l'image subjective de la perception objective¹³.

« Surmontant les préjugés modernes », Comte avait fini par placer « l'art au dessus de la science » (S IV 51). Il est bien connu que des liens étroits unissent l'art et le sacré. La prière est une œuvre d'art (S II 248). Non seulement il y est fait, comme ici, un large usage des chefs d'œuvre de la littérature universelle (Virgile, Dante, Pétrarque, *l'Imitation de Jésus-Christ*), mais chaque croyant, en tant qu'il crée ses propres prières, devient lui-même un artiste.

Du culte privé, on ne retient le plus souvent que l'invocation des anges gardiens et l'exaltation de la Femme. Le manque d'intérêt pour ce que Comte donnait pourtant comme fondamental s'explique par la nature d'un culte qui, étant tout intérieur, n'était pas appelé à laisser beaucoup de traces. Hormis quelques rares exceptions, comme *l'Essai sur la prière* publié en 1852 par Joseph Longchamp, nous ne disposons pas de beaucoup de documents sur le culte intime des positivistes. Le témoignage de *Mort à crédit* sur la façon dont cet aspect de la religion de l'Humanité était perçu à la fin du dix-neuvième siècle est d'autant plus précieux qu'il est inattendu. Courtial des Pereires, l'homme des ascensions en ballon, avait composé plus de cent manuels comme « L'équipement d'une bicyclette, ses accessoires, ses nickels, sous tous les climats de la terre, pour la somme globale de dix-sept francs quatre-vingt-quinze », qui avait connu pas moins de trois cent éditions. « Mais dans l'immense choix de ses œuvres, il en avait une toute spéciale, dont il tirait une grande fierté [...] "L'œuvre complète d'Auguste Comte, ramenée au strict format d'une 'prière positive' en vingt deux versets acrostiches" »¹⁴. Et cet ouvrage, s'il avait été salué dans toute l'Amérique latine, n'avait rencontré aucun succès auprès des lecteurs du *Génitron*.

¹¹ S IV, 114-115. Les trois prières quotidiennes du culte intime devaient être complétées par des fêtes annuelles, dont témoignent les onze *Confessions* que Comte rédigea de 1846 à 1856 ; à quoi s'ajoutait, dans son cas, un pèlerinage hebdomadaire sur la « tombe chérie ».

¹² Le *Système* contient l'ébauche d'une logique religieuse. Outre la logique des signes, i. e. la logique des logiciens, elle comporte une logique des images, dont cette « peinture des équations » qu'est la géométrie analytique de Descartes fournissait un premier exemple, et une logique des sentiments, une « logique morale, essentiellement propre aux femmes et aux prolétaires » (S I 451).

¹³ S IV, 115 ; cf. encore S IV 106-107, qui insiste sur l'importance de « constituer les images en respectant toutes les conditions physiques qui peuvent les rendre plus nettes et plus vives ».

¹⁴ L.-F. Céline, *Mort à Crédit*, Paris, Gallimard, 1952, 283-84.